

RANIERO CANTALAMESSA

NOUS PRÊCHONS UN CHRIST CRUCIFIÉ

*Méditations pour le Vendredi saint
dans la Basilique Saint-Pierre*

Nouvelle édition



Éditions des Béatitudes

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- *L'Esprit Saint dans la vie de Jésus*, DDB, 1987.
- *Joie de Dieu sur notre terre*, Le Centurion, 1988.
- *Marie, un miroir pour l'Église*, DDB, 1992.
- *La sobre ivresse de l'Esprit*, DDB, 1996.
- *La force guérissante de l'Esprit Saint, conférence reprise dans : Le ministère de guérison*, EDB, coll. Pneumathèque, 1996.
- *Notre sœur la Mort*, Saint-Paul, 1996.
- *Le Mystère de Pentecôte*, Saint-Augustin, 1998.
- *L'Eucharistie, notre sanctification*, Saint-Augustin, 1999.
- *La vie dans la Seigneurie du Christ*, Médiaspaul, 2001.
- *Le Mystère pascal*, Éditions Salvator, 2002.
- *Aimer autrement*, EDB, 2004.
- *Aimer l'Église*, EDB, 2005.
- *Le Passage à ce qui ne passe pas*, Parole et Silence, 2005.
- *Contempler la Trinité*, EDB, 2006.
- *Viens Esprit Créateur*, EDB, 2008.
- *L'amour fou de Dieu pour moi*, EDB, coll. PTS, 2008.
- *Huit étapes vers le bonheur*, EDB, 2009.
- *Mariage et famille selon la Bible*, EDB, coll. PTS, 2009.

Titre original : *Noi predichiamo Cristo crocifisso*, Editrice Ancora, Milano 1994.

Traduction de l'italien : M. R. Macina et Cathy Brenti

PRÉAMBULE

Il est un jour de l'année où, pour une fois, le centre de la liturgie de l'Église et son point culminant ne sont pas l'Eucharistie mais la croix ; pas le sacrement, mais l'événement, pas le signe mais le signifié. Il s'agit du Vendredi saint. Ce jour-là, on ne célèbre pas la messe, mais on ne fait que contempler et adorer le Crucifié.

Tout en commémorant en même temps, la veille de Pâques, tant la mort que la résurrection du Christ, comme moments de l'unique mystère pascal, l'Église a bien vite senti le besoin de consacrer au souvenir de la Passion un temps à part, pour mettre en lumière l'inépuisable richesse de ce moment où « tout fut accompli ». C'est ainsi que naquirent, dès le IV^e siècle, les rites de l'adoration de la croix du Vendredi saint, qui devaient exercer, au cours des siècles, une influence si déterminante sur la foi et la piété du peuple chrétien.

Une grâce tout à fait spéciale se manifeste, en ce jour, partout dans l'Église. C'est le jour où « rayonne le mystère de la croix – *fulget crucis mysterium* », comme le chante une hymne liturgique vénérable.

Les réflexions proposées dans ce livre sont nées précisément dans ce climat et pour ce moment-là. Il s'agit

de commentaires de la lecture du récit de la Passion, donnés dans la basilique Saint-Pierre, en présence du pape, au cours de la liturgie du Vendredi saint, de 1980 à 2010. Ces méditations sont reprises ici dans leur ordre chronologique, à l'exception de celle concernant Jésus « Seigneur », qui date de 1986, mais que nous avons placée en premier, pour servir de clé de lecture pour tout le livre.

Mises ensemble, elles constituent une sorte de méditation prolongée sur le Crucifié, qui affecte un mode tantôt kérygmaticque, de proclamation, tantôt plus contemplatif, comme autant de stations d'un chemin de croix spécial, entièrement centré sur la parole de Dieu.

Elles peuvent servir à deux objectifs : comme méditations sur la Passion et comme points de départ pour la nouvelle évangélisation. Une chose est sûre, en tout cas : aujourd'hui encore, comme au début de l'Église, l'Évangile ne fera pas son chemin dans le monde par la « sagesse des discours », mais par la puissance mystérieuse de la croix. La phrase de l'Apôtre, dont ce livre ne veut être qu'un humble écho, conserve toute sa signification programmatique : *« Les Juifs demandent des signes et les païens sont en quête de sagesse ; mais nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que païens, nous prêchons un Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. »* (1 Co 1, 22-24)

« *QUE TOUTE LANGUE PROCLAME
QUE JÉSUS EST LE SEIGNEUR !* »

Le jour le plus saint de l'année, pour le peuple juif – le *Yom Kippour*, le jour de la « Grande Expiation » –, le grand prêtre, portant le sang des victimes, passait de l'autre côté du voile du Temple, il entrait dans le « Saint des Saints » et là, seul face au Très-Haut, il prononçait le Nom divin. Il s'agissait du Nom, composé de quatre lettres et révélé à Moïse, du milieu du buisson ardent. Il était interdit à quiconque de le proférer, durant le reste de l'année, et on lui substituait, pour le prononcer, le terme *Adonai*, qui signifie Seigneur. Ce Nom – que je ne veux pas prononcer non plus, afin de respecter la sensibilité du peuple juif, pour lequel l'Église prie le jour du Vendredi saint –, ce Nom, donc, proclamé dans ces circonstances, créait une communication entre le ciel et la terre, rendait présente la personne même de Dieu ; il expiait les péchés de la nation – même si cette expiation n'était qu'une figure de l'expiation parfaite que réalisera le Christ.

Le peuple chrétien a aussi son *Yom Kippour*, son jour de la Grande Expiation, et c'est lui que nous sommes en train de célébrer. Cet accomplissement a été proclamé dans la seconde lecture de cette liturgie, par les paroles de l'Épître aux Hébreux : « *Nous avons un grand prêtre qui a traversé les cieux, Jésus, Fils de Dieu* » (He 4, 14). Le Christ – lisons-nous dans la même lettre – « *est entré, une fois pour toutes, dans le sanctuaire, non pas avec le sang de boucs et de jeunes taureaux, mais avec son propre sang* » (He 9, 12). En ce jour également où nous célébrons, non plus en figure mais en réalité, la Grande Expiation, non plus des péchés d'une seule nation, mais de « *ceux du monde entier* » (1 Jn 2, 2 ; Rm 3, 25), en ce jour également, un Nom est prononcé. Lors de l'acclamation de l'Évangile, il y a un instant, ces paroles de l'Apôtre Paul ont été chantées : « *Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix. Voilà pourquoi Dieu l'a élevé souverainement et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom.* » L'Apôtre s'abstient, lui aussi, de prononcer ce Nom ineffable et lui substitue celui d'*Adonai* qui, en grec, se dit *Kyrios*, en latin, *Dominus*, et, en français, *Seigneur*, comme en témoigne la suite du texte : « *Pour que ploie tout genou et que toute langue proclame que Jésus-Christ est le Seigneur; à la gloire de Dieu le Père* » (Ph 2, 8-11). Mais ce qu'il met sous le terme « *Seigneur* », c'est précisément ce Nom qui exprime l'Essence divine. Le Père a donné au Christ, jusque dans son humanité, son propre Nom et son propre pouvoir (cf. Mt 28, 18) : telle est la vérité inouïe contenue dans la proclamation : « *Jésus-Christ est le Seigneur !* » Jésus-Christ est « *Celui qui est* », le Vivant.

Saint Paul n'est pas le seul à proclamer cette vérité : « *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme – dit Jésus dans l'Évangile de Jean – alors, vous saurez que Je Suis* » (Jn 8, 28). Et encore : « *Si vous ne croyez pas que Je Suis, vous mourrez dans vos péchés* » (Jn 8, 24). La rémission des

péchés a lieu désormais en ce Nom, en cette Personne. Nous venons d'entendre il y a peu, dans le récit de la Passion, ce qui se produisit lorsque les soldats s'approchèrent de Jésus pour l'arrêter : « *“Qui cherchez-vous ?” dit-il. Ils répondirent : “Jésus, le Nazaréen.” – “C'est moi !”* [littéralement : “Je Suis”], *dit Jésus. Quand Jésus leur eut dit : “C'est moi”, ils reculèrent et tombèrent à terre.* » (cf. Jn 18, 4-6) Pourquoi ont-ils reculé et sont-ils tombés à terre ? Parce que Jésus avait prononcé son Nom divin, en grec : « *Ego eimi – Je suis* », et ce dernier, pour un instant, avait pu libérer sa puissance. Pour Jean l'évangéliste aussi, le Nom divin est étroitement lié à l'obéissance de Jésus jusqu'à la mort : « *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle selon ce que m'a enseigné le Père.* » (Jn 8, 28) Jésus n'est pas Seigneur contre le Père, ou à la place du Père, mais « *à la gloire de Dieu le Père* » (Ph 2, 11).

* * *

Telle est la foi dont l'Église a hérité par les Apôtres, qui a sanctifié ses origines, qui a façonné son culte et même son art. Sur l'auréole du Christ *Pantocrator* des mosaïques et des icônes antiques sont inscrits, en lettres d'or, trois caractères grecs : « *ΟΩΝ – Celui qui est* ». Nous sommes ici pour réveiller cette foi, même si elle doit resurgir des pierres. Dans les premiers siècles de l'Église, lors de la semaine qui suivait le baptême – et qui était la semaine de Pâques – avait lieu le dévoilement et la transmission aux néophytes des réalités chrétiennes les plus sacrées, qu'on leur avait cachées jusqu'à cet instant, ou auxquelles on n'avait fait que quelques allusions, en vertu de la « discipline de l'arcane » alors en vigueur. On les initiait, jour après jour, à la connaissance

des « mystères » – Baptême, Eucharistie, Notre Père – et à leur symbolisme ; d'où l'appellation de « mystagogique » donnée à cette catéchèse. C'était une expérience unique, qui laissait une impression indélébile pour la vie entière, non pas tant en raison de la manière dont elle se déroulait, mais bien plutôt du fait de la grandeur des réalités spirituelles que l'on dévoilait à leurs yeux. Tertullien raconte que les convertis « tressaillaient de stupeur à la lumière de la vérité ¹ ».

Aujourd'hui, plus rien de tout cela n'existe ; au fil du temps, les choses ont changé. Mais nous pouvons recréer des moments comme ceux-là. La liturgie nous en offre encore des occasions. Cette liturgie solennelle du Vendredi saint en est une. Ce soir, si elle nous trouve attentifs, l'Église a quelque chose à nous « dévoiler » et à nous « transmettre », comme à des néophytes. Elle a à nous transmettre la seigneurie du Christ ; elle a à nous dévoiler ce secret caché au monde : que « *Jésus est le Seigneur* » (cf. Rm 10, 9 ; 1 Co 12, 3) et que, devant lui, doit ployer tout genou. Qu'un jour, devant lui, tout genou « ploiera » inéluctablement (cf. Is 45, 23). De la Parole de Dieu, le *davar*, il est dit, dans l'Ancien Testament, qu'elle « tombait sur Israël » (cf. Is 9, 7), qu'elle « venait sur quelqu'un ». Et maintenant, cette parole : « *Jésus est le Seigneur* », sommet de toutes les paroles, « tombe » sur nous, elle vient sur cette assemblée, elle devient réellement vivante, ici, au centre même de l'Église catholique. Elle passe comme le brandon enflammé qui passa jadis entre les victimes séparées en deux, préparées par Abram pour le sacrifice de l'alliance (cf. Gn 15, 17).

« *Seigneur* » est le nom divin qui nous concerne plus directement. Dieu était « Dieu » et « Père » avant qu'existât le monde, les anges et les hommes, mais il n'était pas encore « *Seigneur* ». Il devient Seigneur, *Dominus*, à partir du moment où existent des créatures sur lesquelles il exerce sa

1. *Apologetique*, 39, 9.

« domination » et qui acceptent librement cette domination. Dans la Trinité, il n'y a pas de « seigneurs », parce qu'il n'y a pas de serviteurs, mais tous sont égaux. D'une certaine manière, c'est nous qui faisons de Dieu le « Seigneur » ! Une telle domination divine, refusée par le péché, a été restaurée par l'obéissance du Christ, nouvel Adam. Dans le Christ, Dieu est devenu à nouveau Seigneur, à un titre plus fort : par création et par Rédemption. Dieu a recommencé à régner par la croix ! *Regnavit a ligno Deus*. « *Voici la raison pour laquelle le Christ est mort et revenu à la vie : pour être le Seigneur des morts et des vivants.* » (Rm 14, 9)

* * *

La force objective de la phrase « *Jésus est le Seigneur* » réside dans le fait qu'elle rend présente l'histoire. Elle est la conclusion de deux événements fondamentaux : Jésus est mort pour nos péchés ; il est ressuscité pour notre justification : c'est pourquoi Jésus est le Seigneur ! Les événements qui l'ont préparée se sont ensuite, pour ainsi dire, cachés dans cette conclusion et, par elle, lorsqu'elle est proclamée avec foi, ils sont désormais rendus présents et opérants : « *Si tu confesses de ta bouche que Jésus-Christ est le Seigneur et si tu crois en ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé.* » (Rm 10, 9)

Il y a deux modes fondamentaux d'entrée en communion avec les événements du salut : l'un est le sacrement, l'autre, la parole. Celui dont nous parlons est le mode de la parole et de la parole par excellence qu'est le *Kérygme*. Le christianisme est riche d'exemples et de modèles d'expériences du divin. La spiritualité orthodoxe insiste sur l'expérience de Dieu dans les « mystères », dans la prière du cœur... La spiritualité occidentale insiste sur l'expérience de Dieu dans

la contemplation, lorsqu'on se recueille en soi-même et que l'on s'élève, par l'esprit, au-dessus des choses et de soi-même... Il y a, somme toute, de nombreux « itinéraires de l'esprit vers Dieu ». Mais la Parole de Dieu nous en dévoile un qui a servi à ouvrir l'horizon divin aux premières générations chrétiennes, un itinéraire qui n'a rien d'extraordinaire et n'est pas réservé à quelques privilégiés, mais est ouvert à tous les hommes au cœur droit – à ceux qui croient et à ceux qui sont en recherche de foi – ; un itinéraire qui ne gravit pas les degrés de la contemplation mais ceux des événements divins du salut ; qui ne naît pas du silence, mais de l'écoute, et c'est l'itinéraire du Kérygme : « Jésus-Christ est mort ! Jésus-Christ est ressuscité ! Jésus-Christ est le Seigneur ! »

C'est probablement une expérience de ce genre que faisaient les premiers chrétiens, lorsque, dans le culte, ils s'écriaient : « *Maranatha !* » (1 Co 16, 22), exclamation qui signifiait deux choses, selon la manière dont elle était prononcée, à savoir : « Viens, Seigneur ! », ou : « Le Seigneur est là ». Elle pouvait exprimer un désir ardent que le Christ revienne, ou bien la réponse enthousiaste à l'« épiphanie cultuelle » du Christ, c'est-à-dire à sa manifestation au sein de l'assemblée en prière.

Ce sentiment de la présence du Seigneur ressuscité est une sorte d'illumination intérieure qui, parfois, change entièrement l'état d'âme de la personne qui en bénéficie. Il rappelle celui qui se produisait lors des apparitions du Ressuscité aux disciples. Un jour, après la Pâque, les apôtres étaient en train de pêcher sur le lac de Tibériade, quand apparut sur le rivage un homme qui se mit à leur parler à distance. Tout était normal, jusqu'à un certain point : ils se plaignaient de n'avoir rien pris, comme font souvent les pêcheurs. Mais voici que, dans le cœur de l'un d'entre eux – le disciple que Jésus aimait –, s'alluma soudain une lumière ; il le reconnut et s'écria : « *C'est le Seigneur !* » (Jn 21, 7.) Et alors, d'un seul coup, tout change sur la barque.